

Emer de Vattel

Les Vattel ou Wattel.

Originaires de Peseux alors que les maisons du village, groupées au pied d'un coteau de vignes, mordent à peine dans une plaine de champs, les Vattel, bourgeois de Neuchâtel, offrent un pasteur à Couvet et à Saint-Aubin. Il revient de Berlin — Dieu aidant — chapelain du roi et anobli. C'est David de Vattel, marié à Marie de Montmollin, fils, lui-même, de David et de Suzanne Bonhôte.

Son fils aîné, Jean-Frédéric, est, en 1760, lieutenant-colonel au service de France. Parmi huit autres enfants de David Vattel, père, dont plusieurs fils, Emer, né en 1714 à Couvet, dans le logement du pasteur, maison de commune près du pont, grandit au presbytère de Saint-Aubin. Il s'amuse à coucher en joue avec un fusil sans poudre ni plomb, une servante de ses parents qui, effarouchée, s'écrie : « Le Diable pourroit bien le charger ! ».

Les Vattel, dont on retrouve mention en 1339 déjà, sont éteints. Nous avons connu la dernière survivante d'une branche non anoblie, Elise Wattel, une originale morte à Peseux. C'était le type de la vieille célibataire nerveuse, colérique, qui, dans d'effroyables crises d'humeur, fracassait chaque fois toute sa vaisselle à l'annonce d'épousailles dans la région.

De la théologie au droit et à l'amour...

En 1730, à la mort de son père, Emer de Vattel est âgé de 16 ans. Il conservera dix ans encore sa mère, fille de Jean de Montmollin, trésorier général, sœur du chancelier Emer de Montmollin.

A ce moment-là, esprit éveillé et précoce, il a fait de la philosophie et de la théologie à Bâle. Mais il abandonne la théologie à Neuchâtel, parce que les cinq années qu'exigent ces études sont trop longues pour lui.

En 1733, le voilà précepteur à Genève et fréquentant l'académie. Il y suit sans doute les cours de Burlamaqui.

Avec son ami Nicolas de Béguelin, plus tard diplomate comme lui, il soutient, de Saint-Aubin, en 1737, une plaisante polémique contre professeurs et théologiens genevois. C'est qu'il a évolué et s'est familiarisé avec les préceptes philosophiques de Leibniz et de Wolf !

D'un naturel enjoué, Vattel tourne de jolis vers et d'exquises lettres à une jeune fille. Il y traite de ce « sentiment charmant que vous faites naître sans le vouloir ». La jeune fille sereine, pieuse et formaliste, pour laquelle Vattel éprouve

un premier et profond amour, est Esther de Merveilleux, fille de Guillaume, conseiller d'Etat et maire de Bevaix. On verra que, plus tard, le destin sera contraire à l'union de Vattel et de sa fiancée.

Nouvelle bataille d'idées. Berlin et Dresde.

En 1741, alors que Leibniz et Wolf sont attaqués encore par des théologiens accusant leur système de détruire religion et morale, Vattel, pas plus athée que libertin, proteste contre cette façon de dénaturer ses maîtres. Il dédie, de Neuchâtel, à Frédéric II, protecteur de Wolf, son volume : *Défense du système leibnizien contre les objections et les imputations de M. de Crousaz*. Du coup, son argumentation le fait connaître à Berlin. On l'invite à la cour et dans les milieux scientifiques.

Il s'y rend dans les chariots de la poste, par neige et bise, en mars 1742 et s'y installe avec deux compatriotes « sous la direction » — écrit-il — d'une cuisinière dont l'âge et la figure nous mettent à couvert de toute tentation et, qui plus est, de la médisance ».

Son livre obtient gros succès. Tout cela ne lui procure pas l'emploi qu'il cherche. Aussi poussera-t-il des investigations à Dresde.

Rentré à Neuchâtel, où il revoit Esther de Merveilleux et la société mondaine de l'époque, il y attend durant trois ans un poste de conseiller d'ambassade. C'est à Dresde qu'il finit par l'obtenir. Il y retourne et publie *Pièces diverses avec quelques lettres de morale et d'amusements*. C'est une dissertation relative à l'influence de la loi naturelle et des lois politiques sur la perfection de notre humaine société.

Puis il assiste aux fêtes du « mariage par procuration » de la princesse de Saxe avec le Dauphin. Soupers magnifiques, danse aux flambeaux, feux d'artifice, cortège à la faveur desquels des filous chipent vingt-trois pièces de vaisselle ! Le procuré de France, Richelieu, est comblé de cadeaux. Enchantement général, même de la mariée « quoiqu'elle dût coucher seule, la procuration de M. le Dauphin ne s'étendant pas jusque là ».

Diplomate à Berne.

En 1747, Vattel est envoyé par la Saxe comme agent à Berne. Il entre ainsi dans la carrière diplomatique sous les auspices du comte Henri de Brühl auquel il propose ni plus ni moins une cession de Neuchâtel à la Saxe.

Brühl oublie cependant de le rémunérer et, premier ministre, commence par vider les caisses de l'Etat à son profit.

M. Edouard Béguelin, notre éminent professeur à l'Université de Neuchâtel, avait rédigé et publié, en 1929, à l'occasion de la réunion dans notre ville de la Société suisse des juristes, une biographie d'Emer de Vattel, farcie de notes fort spirituelles et pittoresques. Il faut lire cette étude, source du présent article qui n'en vulgarise qu'imparfaitement quelques points. M. Béguelin y publie des documents du plus vif intérêt, lettres de Vattel à Osterwald, à Formey, au roi de Prusse, ou extraits de billets privés pleins de saveur.

La mission de Vattel à Berne lui laisse si peu d'honoraires et tant de loisirs qu'il est sans cesse à Neuchâtel. Esther de Merveilleux, jeune fille délicate, devait mourir célibataire, en 1756, à trente-deux ans, peu après sa mère, Anne-Marie Gaudot. Virgile Rossel, en publiant les *Lettres intimes d'Emer de Vattel* dans la



Emer de Vattel, célèbre juriconsulte.

(1714-1768)

(D'après la toile originale, à la Bibliothèque de la Ville.)

Bibliothèque universelle fait erreur en supposant qu'il épouse M^{lle} de Merveilleux. Celle-ci n'était pas coquette comme il le dit aussi mais, au contraire, sérieuse et retenue.

Vattel, à Neuchâtel, ne se console guère de son chagrin. A quarante-deux ans, souffrant déjà de rhumatismes, il se trémousse, espérant obtenir un meilleur poste en Saxe ou en France.

C'est son exil, c'est une inconsciente souffrance de ne pouvoir donner la mesure de ses aptitudes, qui l'incite à écrire, chez nous, son fameux traité du *Droit des Gens*, traité de droit international — droit des Etats et des souverains — résumant la science de Grotius, de Puffendorf et rectifiant les erreurs de Wolf.

Cet ouvrage, encore récemment réédité en Amérique, et qui valut la célébrité à son auteur, fut aussitôt traduit en diverses langues et répandu partout.

A la science de Vattel, s'ajoutent plus tard les préceptes des Reyneval, des Ward, des Ferreira, des Klüber, des deux Martens et d'autres publicistes.

Vattel met un terme à sa vie neuchâteloise. Après dix ans d'attente, on l'attache enfin à la chancellerie de Saxe. Il remplit une mission à Varsovie et ne lâche pas la plume qu'inspirent parfois Voltaire et Rousseau. Le voilà conseiller aulique.

Désormais et pour toujours, le nom d'un Neuchâtelois, jurisconsulte éminent, brillera dans les annales du droit international.

Son mariage et sa fin.

Ayant atteint la cinquantaine, il épouse à Dresde, en 1764, Marie-Anne, baronne du Chêne de Ramelot, d'une famille de réfugiés français. « Elle ne m'a pas apporté de biens, écrit-il, mais je trouve des plaisirs chez moi, n'ayant plus le temps de les aller chercher. »

Il voyage en Suisse avec son épouse et rencontre Voltaire à Ferney, si l'on en croit Hennin. Sa santé s'altérant à Dresde, il revient à Neuchâtel, atteint d'hydro-
 pisie, et y est enseveli en janvier 1768.

Sa veuve se remarie, six ans plus tard, au comte H.-A. de Borcke auf Kueth, ministre de Prusse.

Les frères et sœurs de Vattel moururent célibataires. Son fils, d'abord officier en Hollande, puis fixé à Neuchâtel, y devient avocat-général. Allié à Marie Clermont, de Liège, il est châtelain du Val-de-Travers, conseiller d'Etat, et publie divers essais poétiques. Après son décès, à Môtiers, en 1827, seule une descendance féminine se perpétue jusqu'à nous.

In memoriam.

N'oublions point de dire qu'il avait rédigé, en 1743, tout imprégné de Berlin, deux *Mémoires* au roi, relatifs à l'institution d'une académie à Neuchâtel. Il rappelait la promesse de Frédéric I^{er}.

Que reste-t-il aujourd'hui de Vattel ?

Outre sa science — l'essentiel — dont s'inspirent encore les modernes écoles de juristes, subsiste dans une niche du collège latin, sa statue inaugurée en 1873, due au sculpteur Iguel.

Son portrait fut maintes fois reproduit par l'*Album Nicolet*, le *Messenger boiteux*, Quartier-la-Tente, Virgile Rossel, Lapradelle ou Philippe Godet. Le portrait, qui sert de modèle, se trouve à la Bibliothèque de la ville. M. Ed. Béguelin a reproduit cette toile, en couleurs, dans son étude. Comme la simple photographie n'en a jamais été publiée, nous en donnons ici le cliché inédit.

Emer de Vattel est en robe de chambre, débarrassé d'une encombrante perruque, coiffé d'un bonnet à la Chardin, et plume en main.

[9 août 1934.]